



HAL
open science

”Les nains dans la ”Geste Francor” de Venise. Un exemple d’influence du roman arthurien sur l’épopée”

Anne Martineau Martineau

► To cite this version:

Anne Martineau Martineau. ”Les nains dans la ”Geste Francor” de Venise. Un exemple d’influence du roman arthurien sur l’épopée”. Sylvie Bazin Tacchella, Damien de Carné et Muriel Ott. *Le Souffle épique. L’Esprit de la chanson de geste. Études en l’honneur de Bernard Guidot*, E.U.D (Éditions Universitaires de Dijon), p. 493-503; C.E.L.J.M (Centre d’Études Littéraires Jean Mourot, Université de Nancy2) et Conseil régional de Bourgogne, 2011, “ Écritures ”, 978-2-915611-88-5. <hal-04099844>

HAL Id: hal-04099844

<https://hal.science/hal-04099844v1>

Submitted on 17 May 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Les nains dans la *Geste Francor* de Venise

Un exemple d'influence du roman arthurien sur l'épopée

Anne Martineau
Université de Saint-Étienne

Le *codex* du XIV^e siècle, en franco-vénitien¹, conservé à la bibliothèque de la *Marciana* sous la cote *Cod. Marc. Fr. XIII* (= 256), et connu sous le nom de *Geste Francor*², est un bon témoin de l'évolution du genre épique. C'est une compilation romanesque de huit chansons de la « Geste du roi », ayant pour fil conducteur l'hostilité du lignage de Mayence (celui de Ganelon) aux Carolingiens. Romanesque, elle l'est jusque dans sa structure, l'auteur, au lieu de coudre bout à bout les chansons, s'étant livré à un travail complexe de réécriture, les enchâssant les unes dans les autres et les entrelaçant, avec un sens aigu du suspens³.

Nous en étudierons deux personnages en parallèle. Socialement, un abîme les sépare, mais une particularité physique les rapproche : ce sont des nains, nullement magiciens, les seuls de la *Geste*. Tous deux commettent des fautes, mais un seul se repent et s'amende. Leurs morts sont également terribles, mais une seule suscite la compassion. Nous montrerons que leurs caractéristiques, conçues pour éveiller la sympathie du public, ou au contraire provoquer son rejet, s'inspirent de modèles romanesques arthuriens (et de modèles bien rodés).

I. Le roi nain et le nain bouffon d'un roi

Le premier est censé être un personnage historique : le roi Pépin, dit « le Bref ».

Il apparaît à la fin de la 1^{re} partie de *Bovo d'Antona* (où il fait alliance avec *Dodo* de Mayence contre *Bovo*), tient un rôle clef dans *Berta da li pé grandi* (qui raconte son mariage et comment un sosie se fit passer pour son épouse), vient mettre le siège devant *Antona* avec *Dodo* (2^e partie de *Bovo d'Antona*), meurt empoisonné dans *Karleto* (*Enfances Charlemagne*). On voit que ce Pépin-là, en dehors de sa qualité de père de l'illustre empereur, n'a aucun rapport avec le Pépin de l'Histoire. C'est celui de la légende.

On sait (à peu près) comment elle s'est formée : très tôt confondu (mais pas par tous) avec son aïeul, le Pépin père de Charles Martel (c'est déjà le cas chez Notker le Bègue, vers

¹ Il s'agit d'une langue hybride conçue pour répondre à la double attente d'un certain public italien : écouter des œuvres françaises (il en raffole !), tout en les comprenant (Jean Raynaud, *Macario. Une version franco-italienne de la Chanson de la Reine Sebile*, Lille, 1982, p. 3-5).

² On ignore le titre d'origine de ce *codex*, acéphale. L'intitulé (récent) de sa reliure (*DOON DE MAY. ROM.*) ne correspondant qu'en partie à son contenu, les médiévistes, se ralliant à la suggestion de Pio Rajna, ont pris l'habitude de l'appeler *Geste Francor*.

³ « C'est, appliqué à toute une compilation cyclique, le procédé de l'entrelacement, si courant dans la littérature courtoise à l'intérieur d'une même œuvre » (J. Raynaud, *op. cit. sup.*, p. 30).

884), il a hérité de lui son surnom de « *Brevis* » et sa réputation de petite taille⁴. Sont venus ensuite se greffer dessus des légendes et même des contes ressortissant au pur folklore (tel celui de la « fiancée substituée »). Présent dans plusieurs chansons, il n'y joue pas toujours un rôle admirable (surtout dans le cycle des *Lorrains* et *Auberi le Bourgoin*).

L'autre nain est anonyme. Un fait révélateur : presque tous les nains romanesques le sont. C'est le bouffon de Charlemagne et de la reine Blanche fleur.

Il ne figure que dans *Macairo* (une variante de la *Chanson de la Reine Sebile*), où il se fait le complice de *Macairo* de Mayence d'abord pour séduire, puis pour détruire la reine. Il meurt vite, brûlé vif. Personnage de pure fiction, il pose pourtant un problème historique.

Selon certains, nains de cour et bouffons seraient deux catégories distinctes⁵. De plus, avant la fin du Moyen Âge, les bouffons n'auraient pas été des amuseurs professionnels mais de vrais malades mentaux. Deux affirmations que des recherches poussées sur les nains, dans l'histoire et la littérature, amènent à nuancer⁶, et auxquelles *Macairo* semble bien apporter un démenti. Car ce nain, dont la présence dans la légende de la *Reine Sebile* est attestée dans la *Chronique* d'Aubri de Trois-Fontaines (1227-1241), à la date de l'an 770⁷, n'a rien d'un aliéné, et sa fonction est de divertir la cour, qui attend de lui sa ration quotidienne de pitreries (et bâille d'ennui quand il n'est pas là). Si proche et si apprécié qu'il soit du couple royal, ce n'est qu'un domestique. En tant que tel, il est prié de ne pas passer certaines bornes, sous peine d'une correction. Ce qui se produit une fois. Pour les maîtres, l'incident est vite oublié.

Sa noblesse, à laquelle Pépin doit de tenir un rôle important dans la *Geste*, lui vaut aussi un traitement de faveur sur le plan linguistique : ne jamais être appelé « nain », ni par le narrateur, ni par aucun personnage (même pas par ses ennemis). C'est un « petit chevalier ».

II. « Petit chevalier » et « nain »

La distinction entre « nains » et « petits chevaliers » est établie dès *Erec et Enide*. Le domestique d'Yder est un « nain », le roi *Guivrez* un « chevalier »⁸. L'expression même de

⁴ Voir Gaston Paris : « La Légende de Pépin "le Bref" », *Mélanges de Littérature Française du Moyen Âge*, pub. par Mario Roques, Paris, Champion, 1966, p. 183-215 (1^{re} éd. *Mélanges Julien Havet*, Paris, 1895), et Joseph Bédier : *Les Légendes épiques*, Paris, Champion, 1966, t. III, p. 1-25 (1^{re} éd. Paris, 1908-1913).

⁵ Maurice Lever, *Le Sceptre et la marotte. Histoire des fous de cour*, Paris, Fayard, 1983.

⁶ Un exemple. De 1198 à 1202, Jean sans Terre eut un bouffon surnommé *Picol* (*Willelmus Picol follus noster*), qu'il récompensa d'abord en lui offrant de riches présents, puis des terres (dont une qui *jamais* n'avait été détachée de la Couronne), et enfin en *l'anoblissant*. Jean a beau ne pas avoir été un bon roi, ce n'était pas un autre Caligula ! Le bouffon si richement promu socialement par lui ne pouvait pas être un attardé mental. Quant à son surnom de *Picol*, il indique qu'il s'agissait sûrement d'un nain. *Picol*, *Pecol*, *Picous*, *Picolet*, *Pacolet*, *Pacoulet* (sans oublier le *Puck* anglais et le *Pooka* irlandais) sont en effet autant de variantes d'un même nom donné aux nains et aux lutins, dans la littérature comme dans le folklore. Voir J. M. Telfer, « *Picous* », *French Studies*, vol. V, Oxford, Blackwell, janvier 1951, n° 1, p. 56-61 ; et Jean Frappier, « Sur Pecol / Quepol », *Romanica et Occidentalia. Études dédiées à la mémoire de Hiram Peri (Pflaum)*, éd. Moshé Lazar, Jérusalem, 1963, p. 206-210. Pour ces êtres dans l'univers des croyances, on se reportera à l'ouvrage de Claude Lecouteux, *La Maison et ses génies* (Paris, Imago, 2000).

⁷ « Super repudiatione dicte regine, que dicta est Sibia a cantoribus gallicis, pulcherrima contexta est fabula : *de quodam nano turpissimo, cujus occasione dicta regina fuit expulsa* » (François Guessard, *Macaire. Les Anciens Poètes de la France*, Paris, A. Franck, 1866, *Préface*, p. XII). Nous soulignons.

⁸ Pour ces deux catégories de nains, voir Anne Martineau, *Le nain et le chevalier. Essai sur les nains français du Moyen Âge*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003, coll. « Traditions et Croyances ».

« petit chevalier » est propre aux romans : les chansons françaises ne l'emploient pas⁹. D'où notre étonnement de la rencontrer ici. C'est la reine de Hongrie qui désigne ainsi Pépin :

« [...] cel petit çivaler,
Que est rois de France e de Baiver¹⁰ ».

Le mot « nain », insultant, implique difformités physiques et (souvent) tares morales. Les romanciers l'évitent donc pour un personnage qu'ils ne veulent pas rendre trop ridicule ou antipathique.

Avec le bouffon, l'auteur ne prend pas de gants.

C'est un « nain ». Personne ne l'appelle autrement, pas même son complice.

Mais, depuis Chrétien de Troyes, de l'eau a coulé sous les ponts. Les modèles de « petits chevaliers » ne sont plus ceux de « petits chevaliers modèles ». Roi et bouffon ont donc plus d'un point en commun, à commencer par leur aspect.

III. Le chevalier dérisoire et le gnome grotesque

L'auteur ne donnant pas de chiffre, on ne peut pas savoir la taille exacte de Pépin (qui, ailleurs, oscille entre trois pieds et demi : quatre-vingt-dix centimètres environ¹¹, et cinq pieds et demi : près d'un mètre quarante¹²). La reine de Hongrie dit qu'il a l'air d'un « petit enfant¹³ », sans préciser l'âge de l'enfant¹⁴. Mais il existe des techniques, bien connues des romanciers, pour montrer que le corps qui est le sien désavantage Pépin dans la vie.

À l'époque de Chrétien de Troyes, une convention (dont il est peut-être l'inventeur), voulait que, chez les « petits chevaliers », la valeur fût inversement proportionnelle à la taille. Le portrait de *Guivrez* tient en deux vers : « il estoit molt de cors petiz, / mes de grant cuer estoit hardiz¹⁵ ». Adenet le Roi avait souligné le contraste entre la « brièveté » de Pépin et sa bravoure¹⁶, en racontant comment, tout jeune, il avait tué un fauve : c'est la légende du lion (dit

⁹ Le redoutable nain sarrasin *Malostru* de la *Chanson de la Belle Hélène de Constantinople* (XIV^e) a tout du « petit chevalier farouche » : il a le cœur « fier » et personne n'est aussi doué que lui pour « tournoier », « aller en bataille » ou « courir un destrier » (éd. Claude Roussel, Genève, Droz, 1995, p. 637, laisse CCCXLIV). L'auteur ne l'appelle pourtant pas « petit chevalier » mais « petit homme », « petis paiiens », « court Sarazin ».

¹⁰ Aldo Rosellini, *La « Geste Francor » di Venezia, edizione integrale del Codice XIII del Fondo francese della Marciana*, Brescia, La Scuola, 1986 ; *Berta*, v. 1681-1682. Cette édition nous servira de référence.

¹¹ En tenant compte de la diminution de la taille du pied par rapport à l'Antiquité et au haut Moyen Âge, on peut estimer le pied de cette époque à environ 25 cm.

¹² L'auteur du *Roman du Comte de Poitiers* et Jean d'Outremerse, dans son *Mireor des Hystores*, lui donnent trois pieds et demi (ce dernier sans y croire). Le *Roman de Berte* en prose lui en accorde cinq (un mètre vingt-cinq), et Adenet le Roi cinq et demi (voir G. Paris, *loc. cit. sup.*, p. 192-193).

¹³ *Berta*, éd. A. Rosellini *cit. sup.*, v. 1648.

¹⁴ D'habitude, les écrivains le font. Le « Petit Chevalier » (c'est son nom) de la *Deuxième Continuation* (1205-1210) a l'allure d'un « enfes de set ans » (*The Continuations of the Old French Perceval of Chrétien of Troyes*, éd. William Roach, Philadelphia, The American Philosophical Society, [V vol. 1949-1983], vol. IV, 1971, v. 29373).

¹⁵ *Erec et Enide*, éd. Mario Roques, Paris, Champion, 2009 (1^{re} éd. Paris, 1952), p. 112, v. 3665-3666.

¹⁶ « Cinc piés ot et demi de lonc, plus n'en ot mie / mais plus hardie chose ne fu onques choisie » (*Berte as grans piés*, éd. Albert Henry, Genève, Droz, 1982, p. 58, v. 45-46).

de Ferrières-en-Gâtinais¹⁷. Si le compilateur la connaît, il n'en souffle mot : son Pépin à lui n'est pas de taille à lutter contre un homme, *a fortiori* contre un lion.

Il pouvait faire illusion, à le voir chevaucher belliqueusement en tête de ses troupes et abattre un ennemi d'un coup de lance, au hasard de la mêlée. Mais il est incapable de soutenir un duel. Pour le montrer, l'auteur le met aux prises avec *Bovo*. Celui-ci, qui vient d'éliminer *Dodo* de Mayence, aperçoit Pépin. Il le hait. Mais le tuer serait un « peçé », puisque c'est le roi — on voit qu'il est sûr de son fait. Il troque alors son épée pour une « aste » qu'il retourne, afin de frapper avec le bois, pas avec le fer : « li fer davanti el se mise daré¹⁸ ». Un geste de dédain qu'on retrouve plus loin dans la *Geste Francor*, chez le Sarrasin *Cornuç*, quand il découvre que le champion qu'il doit affronter n'est qu'un « enfant » : le jeune Charles¹⁹. *Cornuç* sous-estime son adversaire et il le paie cher. Tandis qu'ici, au premier choc, Pépin est à terre. *Bovo* bondit sur lui, l'épée nue : Pépin implore sa grâce. *Bovo* la lui accorde, le désarme, et, avant de l'envoyer sous bonne escorte à *Antona*, le prend délicatement dans ses bras et le remet en selle :

En braçe li prent belament e soé,
A çival le mis²⁰ [...]

Comme bien des nains arthuriens, Pépin ne peut pas monter à cheval tout seul²¹. Un fameux handicap pour un chevalier ! Et d'autant plus ridicule qu'ici les preux sautent sur leurs montures sans même s'aider des étriers. Par exemple, *Bovo* : « e cil li monta qe non bailli strevée²² ». Preuve est donc faite que Pépin a non seulement l'allure mais la fragilité et la légèreté d'un enfant. L'auteur pousse plus loin la plaisanterie, en lui faisant affronter un ennemi autrement sans merci que *Bovo* : sa belle-mère.

C'est une bonne mère, mais une épouse acariâtre, sinon une virago. Son mari file doux devant elle²³. D'ailleurs, en Hongrie, aucun homme n'ose lui tenir tête, ni même la regarder en face²⁴ : voilà l'adversaire de Pépin. D'abord inquiète qu'on lui refuse l'accès à la chambre de sa fille, elle devient soupçonneuse. Un serviteur à la solde de la fausse Berthe lui barre-t-il la route ? elle le bouscule — elle est de « grande poesté²⁵ » ! —, découvre le pot-aux-roses et se déchaîne contre la malheureuse, qu'elle traîne dans tout le palais par les cheveux en la rouant

¹⁷ Voir G. Paris, « La Légende de Pépin "le Bref" », *loc. cit. sup.*, p. 188-191.

¹⁸ *Berta*, éd. A. Rosellini cit. *sup.*, v. 3750.

¹⁹ « E li fer davanti elo se mis daré » (*Karleto*, *ibid.*, v. 6497).

²⁰ *Bovo d'Antona*, *ibid.*, v. 3758-3759.

²¹ Un exemple. Dans l'*Estoire de Merlin* (1230-1235), l'amie d'*Evadeain*, après être elle-même descendue de cheval, prend son petit chevalier « entre ses bras » et le dépose « moult doucement » au sol. Au moment du départ, elle le remet en selle. Faut-il qu'il soit petit et léger ! (*The Vulgate Version of the Arthurian Romances. L'Estoire de Merlin*, éd. Oscar Sommer, vol. II, the Carnegie Institution of Washington, Washington, 1908, p. 422 et 454).

²² *Berta*, éd. A. Rosellini cit. *sup.*, v. 3411. Même notation aux v. 3470, 4997, 6753, 9957, 10673, 12625 et 12727. Ce refrain ne se modifie que pour une exception confirmant la règle : quand Ogier, épuisé car tout juste extrait d'une geôle, s'en va quand même combattre le Sarrasin *Braier* : « Quando li monte elo pris le strever, / Qe por la prison fato estoit lainer » (*ibid.*, v. 13041-13042).

²³ « Dever d'ele tuto se homilie / Plu la dota de nula ren qe sie » (*Berta*, éd. A. Rosellini cit. *sup.*, v. 2399-2400).

²⁴ « No la olsava por le viso nul hom guardé, / Par toto li regno se fasea si doté / No la olsava nul hon de nient contrasté » (*ibid.*, v. 2468-2470).

²⁵ *Ibid.*, v. 2629.

de coups. Attiré par le vacarme, Pépin intervient : est-elle devenue folle pour traiter ainsi sa « file » ? Un mot malencontreux :

La dama, o li rois vi, cella dama oit lasé
E prenda li rois, si l'oit çoso afolé
[...]
Tuta la baronia li fu corant alé,
Ne li valea amor ni amisté
Qe a li rois aust pieté ;
Si le feria cun man et cun pé,
Par un petit ne l'oit acreventé²⁶.

La scène est digne du crayon d'Albert Dubout !

Il y a pire, et surtout plus triste : Pépin est « desformé²⁷ ». Quelles sont ses difformités ? On ne le dit pas. Pour les deviner, il faut se tourner vers le bouffon.

L'auteur ne se prive pas de décrire le crâne « gros e quaré²⁸ » de ce gnome, plus comique encore s'il est enturbanné d'un pansement. Le roi et sa cour sont saisis d'hilarité en le voyant :

La testa oit enbindea stroitament d'un pan,
Dont ne parlent le patit e li gran,
Meesmo li rois s'en rise planeman²⁹.

Or les blessures qui lui valent ce bandage (et lui ont fait garder le lit une semaine), le nain les doit à la reine. Importunée par lui, ne sachant pas comment le faire taire, elle l'a pris et jeté dans un escalier :

[...] ela pois le prist contra le son voler,
Q'elo no se pote da le denfenser.
Çoso de quel soler ela le fa verser ;
Si le fa malament trabuçon
Qe la testa li fa in plusor lois froser³⁰.

Ici comme dans les romans, une femme a le droit de battre un nain. Pour un chevalier, c'est déshonorant³¹. Avant de passer à l'exécution de leur plan, Macairo avait affirmé au gnome qu'il était sans risques pour sa personne : la honte empêcherait Charlemagne de porter la main sur lui : « de toi ofendre li paroit vituper³² ». Il disait vrai.

²⁶ *Ibid.*, v. 2638-2639 et 2643-2647.

²⁷ *Ibid.*, v. 1404.

²⁸ *Macairo*, éd. A. Rosellini cit. *sup.*, v. 13772.

²⁹ *Ibid.*, v. 13658-13660. Nous soulignons.

³⁰ *Ibid.*, v. 13629-13633.

³¹ Cette convention est postérieure à Chrétien de Troyes. Dans *Erec et Enide*, le héros meurt d'envie de donner au nain d'Yder la correction qu'il mérite. C'est la présence d'Yder, armé de pied en cap (alors qu'Érec n'est qu'en tenue de chasse), et n'attendant visiblement qu'un prétexte pour en découdre, qui le dissuade de le faire. Mais, dès le siècle suivant, elle est omniprésente : si odieux que soient les nains, les chevaliers font des efforts méritoires pour se retenir de frapper de telles « faitures » (créatures).

³² *Macairo*, éd. A. Rosellini cit. *sup.*, v. 13723.

Pépin et le bouffon sont donc petits, difformes, légers et si faibles que les femmes, jeunes ou non, les brutalisent³³ (alors qu'une pitié teintée de mépris : la « honte », retient les chevaliers de le faire). Sur le plan moral, ils partagent aussi plus d'un vice.

IV. Le mauvais roi et le domestique félon

Au début, Pépin apparaît sous un jour détestable.

Le sachant cupide, *Dodo* de Mayence l'a soudoyé³⁴. Tout le monde est au courant, à commencer par *Bovo*³⁵. Son *avaritia* lui fait donc commettre une injustice, car *Bovo* a le droit pour lui. Orgueilleux — autre péché : *superbia* —, il faut voir sur quel ton il somme *Bovo* de renoncer à ses prétentions sur *Antona*. Têtu, il n'écoute personne, alors qu'il a pour conseiller *Aquilon* de Bavière ! (le père du sage duc Naimés). Colérique — troisième péché : *ira* —, il menace les messagers de *Bovo* et se lance comme un furieux dans la mêlée. Cupidité à part, il a tous les travers des « petits chevaliers farouches » d'antan, aucune de leurs qualités militaires : c'est un guerrier dérisoire et poltron³⁶. La peur l'envahit sur le champ de bataille. Devant *Bovo*, elle tourne à la panique. Il s'enfuirait, si *Bovo* le laissait faire, et se rend au premier coup.

À tant de défauts faut-il ajouter la cruauté ? Il condamne la fausse Berthe à être brûlée vive, se montre sourd à tous les appels à la clémence. Elle n'a pourtant commis d'autre crime que de prendre la place de la vraie, et lui a donné trois enfants³⁷. En fait, c'est encore une preuve de lâcheté : pour la sauver, il devrait tenir tête à sa belle-mère, qui veut qu'elle meure³⁸. En ayant tâté une fois, il ne tient pas à recommencer.

On retrouve des vices identiques chez le nain bouffon.

Lui aussi est cupide et vénal³⁹. Il suffit de lui promettre « diner moené⁴⁰ » pour le corrompre. Il a très bonne opinion de lui-même et coupe la parole à Macairo, qui lui expliquait

³³ Toutefois, aucun romancier français n'a fait battre un nain par une gaillarde telle que la reine de Hongrie ! Ils les font surtout martyriser par des vieilles, maigres mais terriblement énergiques. Dans *Guiron le Courtois*, l'une d'elles semble montée sur ressorts (*Le nain et le chevalier*, éd. cit. sup., p. 29-30, 178-179, 195, 219 et 220).

³⁴ Cupidité et vénalité sont des vices traditionnellement attribués à Pépin. On les retrouve dans *Auberi le Bourgoïn*, *Landri*, et plusieurs œuvres italiennes (voir G. Paris, loc. cit. sup., p. 209-210).

³⁵ Sa vénalité est rappelée sans cesse. Par le narrateur, par les personnages, et souvent sur un ton véhément (voir par ex. les v. 1034-1039, 2932-2935, 2956-2958, 3048-3049, 3097-3100 et 3164-3165).

³⁶ Les « petits chevaliers farouches », ceux du type *Guivrez*, sont très belliqueux, très orgueilleux et volontiers colériques. Guerriers redoutables, ils n'acceptent de reconnaître leur défaite (quand c'est le cas) qu'au terme d'un combat long et acharné.

³⁷ Chez Adenet le Roi, seule la mère de la « serve » qui a usurpé la place de Berthe est condamnée au bûcher. La fausse épouse est expédiée dans un monastère avec ses bâtards. On lui permet même de garder sa fortune, pourtant bien mal acquise, puisque, durant son règne, elle a mis le pays en coupe réglée.

³⁸ « Que la raine d'Ongarie n'estoit si abusmé / Ne la lasaroit scanper par l'or de Crestenté » (*Berta*, éd. A. Rosellini cit. sup., v. 2784-2785).

³⁹ Ce trait n'est pas français. Les nains français se caractérisent au contraire par leur désintéressement (pour les simples « nains ») ou leur munificence (pour les « petits chevaliers »). En ce qui concerne la vénalité attribuée à Pépin, nous avons vu qu'elle appartenait à sa légende noire. Pour le bouffon, nous l'expliquons par la nationalité de l'auteur : les écrivains étrangers voient les nains de cour intéressés. Dans le *Tristan* d'Eilhart von Oberg, le nain *Aquitain* (l'équivalent de *Frocin*) se fait grassement payer ses consultations astrologiques. Dans la *Tristrams Saga* de Frère Robert, Tristan offre au nain du roi Marc un superbe manteau de fourrure pour l'amadouer. Le nain accepte le manteau, mais continue son espionnage. Il mange donc à tous les râteliers !

⁴⁰ *Macairo*, éd. A. Rosellini cit. sup., v. 13569.

comment parler à la reine, se faisant fort, dit-il, d'être plus adroit que lui. C'est un sot : il parvient juste à la mettre en colère, avec le résultat qu'on a vu.

Jusqu'à présent, les défauts du roi nain et ceux du nain bouffon les rendent également risibles. Ils les amènent aussi tous deux, c'est plus grave, à s'allier aux méchants. Mais l'un est un roi, l'autre un bouffon. Aussi l'écrivain ne leur a-t-il pas réservé le même destin.

V. Le mariage du roi et le faux Ségoçon

Le roi a droit à une vie privée. Il se marie. L'auteur traite le sujet avec le sourire.

Comme dans un roman arthurien, c'est la Pentecôte. Pépin tient sa cour, on festoie. Mais ses barons sont inquiets, car il n'est pas marié. Et s'il mourait sans laisser d'héritier ? (autres *topoi*). Un jongleur pense connaître la candidate idéale : la fille du roi de Hongrie. Il en parle au roi, fait l'éloge de la demoiselle : noblesse, beauté, sagesse. Seule ombre au tableau : ses pieds, qui sont ceux d'une géante.

C'est Berthe aux grands pieds⁴¹.

Le roi rit, réfléchit, puis convoque son conseil, auquel il expose les qualités et l'unique défaut de la demoiselle (en le minimisant). On s'en égaie. Pépin arrête les rieurs : qui est-il pour exiger de sa future femme une perfection physique qu'il est loin d'avoir ? La possibilité de ce mariage est une grâce que lui fait Dieu. Il ne peut pas la laisser passer :

Dist li rois : « Nel teneç a vilté ;
Se Deo me dona gracia no m'aç a refué,
Por qe eo sui petit e desformé⁴² ».

Chez Pépin, le roi est orgueilleux, mais l'homme est humble. Et il a des sentiments chrétiens : des traits typiques des « petits chevaliers » tardifs.

Non content de mettre les pieds dans le plat (si l'on peut dire), en évoquant en public des infirmités que, bien sûr, chacun voit, mais qui sont un sujet tabou, l'honnête Pépin passe des consignes strictes aux ambassadeurs chargés de négocier le mariage : ne rien cacher de sa « fature⁴³ ». *Aquilon* ne les respecte pas à la lettre. À l'entendre, Pépin est petit, mais très robuste. Confiance pour confiance, le roi de Hongrie lui avoue que sa fille non plus n'est pas parfaite. Les défauts des futurs conjoints (de trop grands pieds d'un côté, pas assez de pieds de l'autre — au sens d'unités de mesure) s'équilibrent donc parfaitement.

Reste à convaincre la principale intéressée. Le roi fait de son mieux. Devant sa femme et sa fille, il idéalise Pépin, qu'il présente comme un autre *Guivrez*. Il n'abuse pas la reine, qui sait à quoi s'en tenir. Elle rétablit la vérité, assure à sa fille qu'elle n'est pas forcée d'accepter, l'invite à bien réfléchir : le mariage conclu, il n'y a ni retour en arrière possible ni moyen pour elle, si son mari lui déplaît, de chercher ailleurs des *compensations*... Ou alors, à ses risques et périls. Il est clair qu'elle ne trouve pas son futur gendre séduisant.

Mais Berthe accepte d'épouser Pépin. Et de citer, malicieusement, un proverbe :

« Qe de petito albore bon fruto se po mançer,

⁴¹ À l'époque où est écrite la *Geste Francor*, l'unique « grand pied » attribué à Berthe (ou Bertrade) de Laon, quelle qu'ait pu être à l'origine son anomalie, s'est depuis longtemps transformé en *deux* grands pieds.

⁴² *Berta*, éd. A. Rosellini cit. *sup.*, v. 1402-1404.

⁴³ *Ibid.*, v. 1450.

E quel del grant si non val un diner⁴⁴ ».

De la vraie Berthe ou de la fausse, ce sera d'ailleurs à qui rivalisera d'astuce pour partager sa couche. Sur le plan amoureux, Pépin sera un homme comblé.

S'il n'était pas roi, il en irait autrement.

Le bouffon, personnage sans passé, est sans avenir. Il ne se mariera pas. La seule idée qu'un tel homme puisse avoir une vie amoureuse met ses maîtres de bonne humeur. À preuve, le jeu préféré de la reine Blanche fleur avec lui : elle le laisse la courtiser :

Apreso la raine si se vait acoster
E in apreso soto so mantel colçer,
Como estoit uso la pris a donoier⁴⁵.

Les rires se transformeraient en cris d'horreur s'il ne s'agissait plus d'un jeu. Le plan conçu par Macairo repose justement tout entier là-dessus.

Il veut faire passer ce nain pour l'amant de la reine. Mettant à profit l'absence de Charlemagne, qui se lève chaque nuit pour écouter matines, le nain prend discrètement sa place dans le lit. Le roi, revenu entre-temps et suffoqué par ce qu'il voit, appelle ses barons pour constater l'inconcevable : non seulement sa femme le trompe, mais elle le trompe avec un nain !

Avoir un empereur pour mari ne lui suffit pas, il lui faut un Ségoçon.

La légende de Ségoçon, nain qui aurait été l'amant de la femme de Constantin, appartient au fonds commun de la tradition misogyne médiévale. Il y est fait allusion dans des œuvres aussi diverses que le *Roman de Tristan* de Bérout, la chanson d'*Auberi le Bourgoïn*, le *Blasme des fames*, les *Couplets sur le mariage*, deux *ensenhamens* de Bertrand de Paris et Guiraut de Cabreira, et même le *Weltbuch* de Jans Enenkel⁴⁶. Si son origine est obscure, sa raison d'être est claire : illustrer la concupiscence charnelle effrénée des femmes. Cette légende repose en effet sur l'obscène croyance aux *charmes cachés* des nains (une croyance millénaire : Aristote la connaissait). On voit donc à quel point l'invention de Macairo est outrageante pour la reine (et humiliante pour la virilité de son époux).

Alors qu'en se prêtant à cette sinistre farce le nain bouffon vient de franchir un nouveau cap dans le Mal, le nain Pépin, lui, poursuit sa rédemption.

VI. Pépin tire la leçon de ses mésaventures

Nous l'avions laissé vaincu, se rendant piteusement à *Antona*. Bien que la courtoise *Druxiana* l'ait conduit, avec tous les égards dus à son rang, dans la salle où se trouvent les autres prisonniers (dont *Aquilon*), traités par elle comme des hôtes de marque, il doit d'abord subir les *lazzi* d'*Aquilon*. C'est bien pis lors du retour de *Bovo*, qui menace de le jeter dans un cul-de-basse-fosse, de le faire mourir dans les supplices. La terreur de Pépin atteint un comble

⁴⁴ *Ibid.*, v. 1702-1703. Une plaisanterie du même ordre, placée dans la bouche d'une dame spirituelle à laquelle un nain (ivre) fait sa cour, et qui feint de l'écouter favorablement, se rencontre dans le *Roman de Perceforest* : « a petite fontaine boit on bien souef » (éd. Galliot du Pré, Paris, 1528, chap. LXXI, f° LXVIII v°a).

⁴⁵ *Macairo*, éd. A. Rosellini cit. *sup.*, v. 13602-13604.

⁴⁶ Voir Mario Pagano, *Poemetti misogini antico-francesi. Le Blasme des Fames*, Catania, 1990, t. I, p. 95-97 et 116. Quitte à nous répéter (puisque nous l'avions déjà dit en 2003 dans *Le nain et le chevalier*, p. 154), signalons que le *Brut* de Wace ne contient pas d'allusion à Ségoçon. La note de bas de page renvoyant, dans certaines éditions de Bérout, à l'édition Arnold (« v. 3212 et suiv. ») est une erreur pieusement transmise.

quand *Aquilon*, pourtant la loyauté même, vient donner raison à *Bovo* : il rappelle les erreurs du roi, lui fait porter l'entière responsabilité de la guerre, conclut que *Bovo* aurait tort de ne pas se venger. Les éclats de rire dont *Druxiana* ponctue l'entretien sont là pour dédramatiser et faire comprendre que *Bovo* n'a pas la moindre intention de tuer Pépin : *Aquilon* et lui, de façon tacite, se sont entendus pour lui donner une bonne leçon.

Elle porte ses fruits. Finalement libéré en échange d'un otage, son fils *Karleto*, Pépin regagne Paris (s'avouant *in petto* que jamais il n'avait eu si peur). Très vite, *Karleto* revient, couvert de présents. En privé, devant sa femme, Pépin fait alors son examen de conscience. Il reconnaît avoir mal jugé *Bovo*, se lance dans un vibrant éloge de son ancien ennemi — quelle vaillance aux armes ! et quelle générosité ! quelle courtoisie ! —, se déclare à jamais son obligé : « senpre serò ses benvoiant⁴⁷ ». Il tint parole. Au début de *Karleto*, c'est un monarque respecté de tous, réputé pour sa générosité et sa charité envers les pauvres.

Alors survient le drame.

VII. Le martyr d'un père et le supplice d'un damné

Bon père, Pépin a élevé les fils de la fausse Berthe sans faire de différence entre eux et son fils légitime, *Karleto*. Grave erreur ! car le mauvais sang de Mayence coule dans leurs veines. L'aîné, *Lanfroi*, veut l'assassiner. Afin d'émouvoir son public, l'auteur le fait assister à toutes les étapes du crime : montée de la haine chez *Lanfroi*, conciliabules avec ceux de Mayence, vif débat entre *Lanfroi* et son frère *Landris* qui, moins méchant que lui, tâche au début de s'y opposer, enfin, passage à l'acte. Un jour où Pépin tient à Paris une cour plénière, *Lanfroi* et *Landris*, qui font le service à la table royale, présentent au couple des plats auxquels, de leurs propres mains, ils ont mêlé le pire poison qu'ils ont pu trouver. *Landris* se charge de Berthe, *Lanfroi* de son père (d'autant moins méfiant qu'il a un faible pour lui). La douleur fulgurante qui traverse son corps avertit Pépin de ce qui se passe. Il comprend qui est l'auteur du coup, a le temps de crier à la trahison, de le maudire...

De Paris, la nouvelle de ce lâche parricide se répand dans toute la France, dans toutes les couches de la société, puis poursuit son chemin par-delà les frontières et les confessions religieuses, soulevant partout la même indignation⁴⁸. Elle parvient ainsi jusqu'aux oreilles du roi sarrasin de Saragosse, *Galafrio*, l'ennemi de Pépin, qui en oublie ses rancœurs passées. Les assassins, prédit-il, le paieront cher. Une opinion que nécessairement partageait le public : Dieu ne laisse pas ces crimes-là impunis. Bien plus loin dans la chanson (qui est tout entière scandée par le rappel du parricide), et bien des années plus tard, Charles, Son bras vengeur, avertit *Lanfroi* de ce qui l'attend dans l'au-delà :

« Ancir li per ni la mer si estoit comandé
Por la Scritura q'elo soia dané⁴⁹ ».

Quant à Pépin, quelles qu'aient pu être ses fautes passées, une telle mort n'a pu que lui valoir, sinon la palme du martyr, au moins la miséricorde divine.

Le nain bouffon, lui, est un méchant irrécupérable. Tout va donc très vite.

⁴⁷ *Bovo*, éd. A. Rosellini cit. *sup.*, v. 4231.

⁴⁸ Le meurtre de Berthe choque moins les esprits, puisqu'elle n'était que leur belle-mère.

⁴⁹ *Karleto*, éd. A. Rosellini cit. *sup.*, v. 8597-8598.

La correction reçue aurait pu lui servir de leçon, l'amener à la repentance. Au lieu de cela, il s'est prêté au jeu odieux de Macairo, faisant preuve de rancune, d'hypocrisie, de froide cruauté. Porté dans les bras de son complice jusque devant le bûcher qui déjà flambe pour la reine, il réitère ses calomnies en les aggravant : elle l'aurait invité à partager son lit « une fois e sesant⁵⁰ » ! N'ayant plus besoin de ce complice, qui pourrait même devenir gênant, Macairo, feignant une vertueuse indignation, le jette au feu. Bien fait !

Çascun qe le voit e petiti e grant
En laudent Deo e la Majesté sant⁵¹.

Ce n'est qu'un avant-goût de ce qui l'attend dans l'Autre Monde.

Notre conclusion ressemblera à celle d'une fable de La Fontaine : selon que le nain sera puissant ou misérable, les préventions de l'auteur le rendront blanc ou noir.

Ces préventions, ou, pour mieux dire, ces conventions, sont un héritage de la littérature arthurienne, qui, dans l'ensemble, a toujours mieux traité les « petits chevaliers » que les « nains » du vulgaire. Le bouffon est doté d'une psychologie rudimentaire et toute négative, faite pour lui aliéner la sympathie du public. Une sorte de *Frocin*, sans l'aura poético-magique qui nimbe ce méchant nain de tant de mystère. C'est un fantoche, un double grotesque de Macairo, lui-même marionnette de Satan. On applaudit à sa destruction.

Un rien pourtant eût suffi à le rendre moins détestable : laisser entrevoir sa solitude, les souffrances causées par tant de vexations subies au quotidien. Car, si l'on n'est pas dupe des préjugés de l'auteur pour son propre personnage, on voit bien que le roi et la reine, qu'il présente comme de bons maîtres, sont odieux avec ce nain : pour eux, il n'est pas *vraiment* un homme et ils ne le traitent pas comme tel. Bien sûr, son public n'était pas prêt à entendre *Rigoletto*, encore moins *Les Bonnes*, mais sans aller jusqu'à entrer dans la psychologie d'un domestique criminel, des romanciers français, dès le XIII^e siècle, ont laissé la parole à des nains au rôle dramatique bien plus mince, le temps d'une (souvent bouleversante) confidence⁵². Aussi ce méchant caricatural nous apparaît-il construit sur un modèle très ancien.

Le roi est fabriqué sur des modèles beaucoup plus récents : les « petits chevaliers ridicules » et les « petits chevaliers humbles », typiques des romans de la fin du XIII^e et du XIV^e siècle⁵³. Comme le nain Henri de *Sone de Nansay* (ca 1170-1180)⁵⁴, ou le Bossu de Suave

⁵⁰ *Macairo*, éd. A. Rosellini cit. *sup.*, v. 14005.

⁵¹ *Ibid.*, v. 14014-14015.

⁵² Dans *Claris et Laris* (ca 1270), un nain (anonyme) fait un aveu poignant. À Sagremor, qui lui reproche de l'avoir attiré dans un piège, il déclare n'avoir agi que sur les ordres de son maître, un (courtois) chevalier auquel il sert de *rabatteur* (il multiplie les prouesses pour éblouir son *amie*). Si Dieu lui avait donné la taille et la puissance physique de Sagremor, il exercerait un autre métier. Mais il faut bien vivre... Voir *Claris et Laris*, éd. Corinne Pierreville, Paris, Honoré Champion, 2008, coll. « Classiques Français du Moyen Âge », p. 736-742, v. 21131-21307.

⁵³ Ces formules sont de nous, comme celles de « petits chevaliers farouches » et « petits chevaliers modèles ».

⁵⁴ Voir Claude Lachet, *Sone de Nansay et le roman d'aventures en vers au XIII^e siècle*, Paris, Champion, 1992, et A. Martineau, *Le nain et le chevalier*, éd. cit. *sup.*, p. 234-235.

du *Perceforest* (ca 1337-1344)⁵⁵, il porte sur son corps un regard triste et lucide. Comme eux, il se marie, a des enfants, et connaît le bonheur, sachant se faire apprécier des femmes (sauf de sa belle-mère ! mais c'est, autant, sinon plus que lui, un personnage amusant : confronter les nains à des adversaires burlesques est dans le goût des romans tardifs⁵⁶). À ce vrai personnage, l'auteur accorde une psychologie complexe et évolutive. Il s'intéresse aux temps forts de son existence : sa guerre, son mariage, sa mort. Celle-ci, tragique, et préparée de longue haleine, émeut le public, qui s'est attaché à lui.

Nous espérons avoir contribué à montrer que le compilateur de la *Geste Francor*, longtemps mal jugé en raison de sa langue étrange (mais savoureuse), n'était pas l'ignare qu'on a dit. Il était cultivé, très au fait des œuvres françaises, tant romanesques qu'épiques, dont il s'inspire avec finesse et humour, et mériterait d'être tenu pour un véritable artiste.

⁵⁵ Voir A. Martineau, « Récit, croyance et vérité : la conception du Bossu de Suave », *Razò, Récit et Vérité du Moyen Âge au XVI^e siècle*, Nice, Cahiers du Centre d'Études Médiévales de Nice, Université de Nice-Sophia Antipolis, 1998, n° 15, p. 81-91, et *Le nain et le chevalier*, éd. cit. *sup.*, p. 240-242.

⁵⁶ Le Bossu de Suave, par exemple, doit lutter âprement contre une tribu de singes féroces. Il doit ensuite se défendre des assiduités d'une grande « singesse », qui voit en lui le macaque idéal. L'épisode figure dans la Quatrième Partie du *Perceforest* (éd. Gilles Roussineau, Genève, Droz, 1987, tome I, p. 63-68).